

Les VARIANTES de *Leçons* entre les deux dernières éditions

« Le seul de mes recueils qui ait fait l'objet d'un véritable travail, et même assez long, est *Leçons* ; mais c'est aussi celui que j'ai toujours considéré comme le moins accompli. Si j'ai dû y travailler, c'est qu'il n'a pas bénéficié, pour sa formation, de la cohérence intérieure dont sont issus les livres précédents. J'étais divisé et aucun travail conscient ne peut réparer l'unité déchirée sans qu'on voie aussitôt les coutures » (« Cette folie de se livrer nuit et jour à une œuvre... » in *Une transaction secrète*, p. 321)

Nous pouvons avoir une première idée de ce que fut ce travail de réécritures grâce aux variantes entre l'édition de 1969 (que l'on retrouve dans *Poésie 1946-1967*) et celle de 1977.

1969 : 1^{ère} édition (Payot)

1971 : Réédition dans *Poésie 1946-1967* avec la précision temporelle Novembre 1966-octobre 1967¹

1977 : Réédition in *À la lumière d'hiver* (l'édition au programme)

Outre de légères modifications typographiques : effacement du tiret ; parenthèses remplacées par des tirets (p.27 ; p.32) ; suppression du point d'interrogation (p.19), Jaccottet procède à plusieurs types de variantes :

1. Gommer la présence du sujet, sans le faire disparaître.

- ✓ **Poème 1** (p.11) : « aller tracer des routes jusque-là ! » Le sujet du vers « J'osais tracer des routes dans le gouffre » dans la précédente édition (p.160) est supprimé et seul l'infinifitif exclamatif suggère la présence du locuteur.
- ✓ **Poème 2** (p.12) : Même principe ; l'interrogative avec le pronom *me* complément d'objet « Pourront-ils encore m'aider ? » – lancée comme un cri pathétique – (p.161) est remplacée par la locution adverbiale « sans doute, sans doute », plus impersonnelle mais qui joue pourtant avec la connivence du lecteur, comme s'il y avait une sorte de conversation.
- ✓ Dans le **poème 5** (p.16) : « Une stupeur / commençait dans ses yeux » : ce n'est plus « je » le sujet de la phrase (« Ce que *je* croyais lire en lui, quand *j'*osais lire, / Etait plus que l'étonnement : une stupeur » p.165), ce n'est plus le « je » qui lit la stupeur dans les yeux mais la stupeur elle-même devenue sujet qui prend le devant.
- ✓ ou encore dans le **poème 19** (p.30) « comment savoir ? » plus impersonnel remplace « je ne sais pas. » (p.178)
- ✓ Le maître lui-aussi perd quelques éléments le caractérisant : **poème 2** (p.12) il n'est plus le « maître sévère » mais le « maître lui-même » et « ses ruches » deviennent plus largement et de façon plus impersonnelle « cet enclos », « la prairie » (**poème 19** p.30)

2. Supprimer des images qui relèvent d'un lyrisme qu'il juge exalté.

- ✓ **Poème 5** (p.16) :

Édition 1969/1971
Ce que je croyais lire en lui, quand j'osais lire,
Était plus que l'étonnement : une stupeur
comme devant un siècle de ténèbres à franchir,
une tristesse ! à voir ces houles de souffrance.
L'innommable enfonçait les barrières de sa vie.
Un gouffre qui assaille. Et pour défense
une tristesse béant comme un gouffre

Édition 1977
Une stupeur
commençait dans ses yeux : que cela fût
possible. Une tristesse aussi,
vaste comme ce qui venait sur lui,
qui brisait les barrières de sa vie,
vertes, pleines d'oiseaux.

p.165

La première strophe du poème dans la version antérieure était ample et elle est singulièrement modifiée, allégée de ce que Jaccottet jugeait hyperbolique et ampoulé ; cette première version exprime la mort sur le mode du sublime : grâce à la longue première phrase sur quatre vers avec des brisures (enjambement mettant le mot « stupeur » en valeur en fin de vers // « une tristesse » en début de vers stoppé par l'exclamation), grâce aussi aux images marquées par l'emphase, « houles de souffrances », « gouffre », « abîme » que Jaccottet supprime donc dans sa dernière version, de

¹ C'est l'édition que nous utilisons pour faire ce travail de comparaison. Les références des pages sont donc celles de *Poésie 1946-1967*, NRF, collection *Poésie*/Gallimard, 1971

même que l'expression « l'innommable » trop abstraite remplacée par une expression sensible « comme ce qui venait sur lui ». Jaccottet transforme ces images romantiques de gouffre et d'abîme, de houles de souffrances par une autre image « les barrières de sa vie, vertes, pleines d'oiseaux » qui est plus proche de ce le poète veut dire de son maître. Moins de lyrisme mais plus de force, celle-ci tenant à la place du mot stupeur / « une stupeur » / premier vers à lui tout seul, la stupeur qui immobilise ; à la violence retenue de la proposition « que cela fût / possible » renvoyant l'adjectif « possible » au vers suivant.

- ✓ L'image du gouffre est aussi supprimée dans le **poème 1** et remplacée par un plus vague mais non moins évocateur « jusque-là » (p.11 ; vers cité plus haut)
- ✓ **Poème 9** (p.20) : la métaphore de l'agonie comme combat « Nul n'a de bouclier contre les *guerriers* qui *m'assigent* / Leurs *torches* sont déjà dans mes rues, tout est trop tard » (p.168) est remplacée par des métaphores plus ordinaires, voire prosaïques « D'ici, j'atteste au moins qu'il est un *mur* / qu'aucun *engin*, qu'aucune trompette n'ébranle. » avec toutefois une métonymie de la « trompette » annonçant la mort et le jugement dernier, donnant ainsi une note apocalyptique au poème.

3. Resserrer l'expression pour en accroître la force de suggestion.

- ✓ **Poème 21** (p.32) : Dans le vers 2 « enveloppé dans la chevelure de l'air » le participe « enveloppé » remplace « de haut en bas couché » de la première version (p.180) et surtout la métaphore développée dans cette première version « toute la montagne du jour est allumée, / elle ne me surplombe plus, / elle m'enflamme. » (12 / 8 / 4 syllabes) est resserrée en trois vers de longueur presque équivalente 3 / 4 / 4 syllabes « la montagne ? / Légère cendre / au pied du jour », condensée en quelque sorte dans la « légère cendre ».

Trois vers qui par leur brièveté et leur construction syntaxique elliptique rejoignent la forme du **haïku**. « La montagne ? » répond au vers « je ne vois presque plus rien que la lumière » sans reprendre le verbe et est immédiatement suivi de la perception qu'en a le poète.

Il est intéressant de noter que Jaccottet décide de supprimer le vers « elle ne me surplombe plus » qui aurait répondu au vers 2 du poème 10 « C'est sur nous maintenant / comme une montagne en surplomb. » (p.21), rejetant ainsi l'image qu'il avait dans un premier temps reprise de la montagne en surplomb, métaphore du tragique qui frappe la condition humaine, de l'inéluctabilité de la mort. À cet effet d'écho qu'il juge peut-être trop explicite, il préfère user d'une autre image pour exprimer que la montagne n'est plus un obstacle puisqu'elle est réduite en une « légère cendre » d'autant que la verticalité s'est inversée, la montagne qui était « en surplomb » se trouve à présent « au pied du jour » : cette seule image peut suffire à faire comprendre avec plus de force encore que la montagne, qui jusqu'à présent barrait l'horizon de sa présence opaque et menaçante, ne barre plus rien, qu'elle a perdu son pouvoir mortifère, qu'à présent le jour domine tout l'espace.

Le poème précédent montre la montagne (re)devenant lieu de naissance des eaux qui prennent source en elle : « pour mieux aider les eaux qui prennent source en ces montagnes / à creuser le berceau des herbes » (p.31) et les barques sont « pleines de *brûlants* soupirs » évoquant retour à la vie et renaissance du désir. Pourtant dans ce poème-ci, Jaccottet supprime le vers « elle m'enflamme », et avec lui l'embrassement final et la connotation érotique telle qu'on la trouve dans les autres poèmes. La métaphore du feu n'est plus liée à l'idée de destruction, le début du poème est saturé d'images naturelles heureuses – l'harmonie de l'univers retrouvée avec la mention des quatre éléments, l'eau de la cascade, l'air et sa chevelure, le feu des papillons et des montagnes – mais l'exaltation en est absente. Il ne s'agit plus d'extase mais d'apaisement, d'une forme absolue de sérénité, d'« une décantation extrême de la vision, une dilution de la matière dans la lumière et le stade ultime de la présence, lorsque l'ivresse fait place à la sérénité. »²

Ces modifications montrent bien que le poète est en continuelle recherche pour prendre de la distance et éviter un lyrisme trop marqué mais aussi pour donner suffisamment de force à la poésie et la confronter à celle de la mort.

Marie-Françoise Leudet

² Nathalie Ferrand « Présence du monde, présence au monde », *L'information littéraire* 3/2003 (Vol. 55), p. 16-25. URL : www.cairn.info/revue-l-information-litteraire-2003-3-page-16.htm.